

Éditorial

Izio Rosenman

Le dossier de ce numéro est consacré au thème « Juifs visibles/Juifs invisibles ». Une problématique qui a accompagné l'histoire, la géographie des Juifs et leur destin en diaspora. On pourrait même dire qu'elle date des temps mythiques des enfants d'Israël encore en Égypte, puisqu'un mi-drash dit que parmi les enfants d'Israël, seuls sont sortis d'Égypte ceux qui n'avaient pas changé leur nom, leur langue et leurs habits ; c'est-à-dire ceux qui avaient gardé une identité juive visible.

Il est vrai qu'au cours de leur longue histoire, les Juifs ont parfois fait des choix de visibilité, mais ont souvent été contraints à une position d'invisibilité.

Et il est vrai aussi que chez l'antisémite, le fantasme du juif invisible est doublé de celui du juif omniprésent. Partout et en tout lieu, il s'agit de découvrir des Juifs cachés, et ce jusqu'à tenir un registre des changements de nom. Il y a eu et il y a toujours un délire antisémite qui voit des Juifs partout et repère partout leur puissance fantasmée. Il suffit d'évoquer *Le Protocole des Sages de Sion*, paru il y a plus de 100 ans, qui voit la main et le pouvoir des Juifs dans tous les phénomènes qui se produisent dans le monde, un texte qui poursuit toujours une brillante carrière avec des nouvelles éditions, notamment dans certains pays arabes.

Bien sûr, on pense à ces groupes de juifs qui ont choisi une visibilité extrême, pour mieux marquer leur séparation, comme ces Hassidim qui continuent de porter le chapeau de fourrure et l'habit noir en soie datant du 17^e siècle de l'Est européen. Mais à certains moments, comme entre les deux guerres en France, dans leur désir de se faire accepter par la société ambiante, un certain nombre de juifs avaient changé leur nom en même temps qu'ils choisissaient parfois la religion majoritaire. Il est vrai que ce fut davantage le cas en Allemagne qu'en France. En effet, dans la deuxième moitié du 19^e siècle, Heine pouvait écrire que la conversion était « le passeport d'entrée dans la société ».

De façon plus dramatique, ce fut aussi une question de vie ou de mort, obligeant bien des Juifs à changer leur nom pendant Shoah pour se fondre dans la majorité et se rendre invisibles. Ce fut aussi le cas des enfants cachés, réfugiés dans des familles non juives ou dans des institutions religieuses chrétiennes, dans la France occupée.

Comme l'écrit **Chantal Meyer-Plantureux** le 19^e siècle fut « la belle époque de l'antisémitisme ». Elle rappelle que dans le sillage de Drumont, l'antisémitisme se manifeste au théâtre de façon récurrente à partir des années 1890 et si les stéréotypes restent les mêmes, l'inscription des personnages dans la société de l'époque procède à une surexposition qui jette les Juifs en pâture aux antisémites en particulier à travers des personnages aisément reconnaissables.

Le thème du Juif caché nous renvoie aux persécutions ayant précédé et suivi l'expulsion des Juifs d'Espagne et à l'apparition du phénomène marrane. **Livia Parnès** consacre un article à la spécificité des marranes portugais par rapport aux marranes espagnols, à leur rôle dans l'élaboration de cette identité marrane, de même qu'au rôle fondateur du secret, dans ce crypto-judaïsme qui se transmet de génération en génération.

Dans notre présent, on assiste aussi à **un** phénomène d'invisibilisation des Juifs, cette fois-ci non pas volontaire, mais imposé. Comme le démontre **Evelyn Torton Beck** à propos du mouvement féministe américain qui pratique une négation et un oubli organisé de l'engagement des militantes féministes juives et de leur rôle précurseur dans cette lutte. On pourrait aussi parler d'une invisibilisation collective des juifs et de leur contribution à l'Histoire de France par nombre d'historiens, y compris les plus reconnus, thèse que développe ici **Paul Salmona** et qui fut le thème d'un colloque organisé au MAHJ. De même, **Lola Lafon**, dans un entretien avec Brigitte Stora, concernant son dernier livre, *Quand tu écouteras cette chanson* montre que derrière l'universalisation de la figure d'Anne Franck, se décèle souvent le désir d'effacer sa spécificité, le fait que c'était une adolescente juive.

Emmanuel Levine, dans un travail consacré aux formes de l'invisibilité juive chez Levinas, étudie la notion d'invisibilité sociale qui désigne l'ensemble des processus d'exclusion qui donnent à certains individus ou à certains groupes religieux, minoritaires et parmi lesquels les Juifs, le sentiment d'être invisibles. Mais il montre aussi comment la pensée lévinasienne est capable de proposer une définition positive de cette invisibilité comme irréductibilité à la vision.

Dans un dialogue avec Philippe Zard, le **Rabbin Rivon Krygier** examine les aspects divers du choix volontaire de visibilité ou d'invisibilité par les Juifs, aussi bien dans le monde ancien que dans notre monde contemporain : entre code vestimentaire et discours vers les autres. Il souligne que les apparences sont des facteurs importants, des courroies de transmission de l'identité. Il ajoute que le rituel est décisif parce que nous sommes des êtres de comportement avant d'être des êtres de pensée. Tout l'enjeu est là : s'intégrer dans la société majoritaire sans se dissoudre.

Une partie de la thématique abordée concerne aussi les domaines de la littérature et de l'art.

Léa Veinstein écrit que dans l'œuvre fictionnelle de Kafka se loge quelque chose d'invisible à l'œil nu et pourtant omniprésent : c'est le mot « juif ». Partant de ce constat, elle analyse une courte nouvelle de Kafka, au titre pour une fois explicite « Dans notre synagogue » où la présence d'un animal qui y a élu domicile suscite une paralysie du regard, et une peur dont on ne sait si c'est le « souvenir des temps révolus » ou « le pressentiment de temps à venir ».

Sylvie Lindeperg, quant à elle montre comment le rapport aux images de la Shoah exprime un désir toujours plus grand de visibilité. Après-guerre on pense que les photographies des camps sont seules capables de vaincre l'incrédulité, alors que Lanzmann place l'invisibilité de l'extermination des Juifs au cœur de son film, *Shoah*, choisissant de n'y intégrer ni photos ni images d'archives. Mais dans son désir de *tout voir*, notre société

iconophage admet difficilement que certains événements sont et demeurent sans images.

Cécile Rousselet met en équivalence l'invisibilité de l'esclave et celle du juif en comparant deux œuvres, deux romans guadeloupéens, tous les deux inspirés de *slave narratives*, *La Mulâtresse Solitude* d'André Schwartz-Bart (1972) et *Moi Tituba sorcière* de Maryse Condé (1986) dans la mesure où cette invisibilité sociale constitue « un déni de reconnaissance » et où l'écriture a la capacité redonner visibilité aux invisibles.

Itzhak Goldberg rappelle que l'un des enjeux de la peinture fut de représenter l'irreprésentable. Ainsi on peut voir une analogie dans la question de la représentation de l'invisible telle qu'elle se pose à l'époque des iconoclastes et ce moment déterminant de l'histoire de l'art qu'est le début du XX^e siècle et le choix de la non-figuration. La question pouvant aussi se poser en ces termes : comment représenter picturalement la spiritualité ?

Anny Dayan Rosenman analyse la manière dont, au contraire de ses affabulations autobiographiques, l'œuvre romanesque de Gary est à la fois irriguée et hantée par son rapport au judaïsme et à la Shoah. Mais il s'agit d'une affirmation à la fois affichée et invisibilisée, écrite comme à *l'encre sympathique*, c'est à dire secret, mais en même temps lisible pour qui l'interroge.

Une dernière partie du dossier est constituée de témoignages, qui illustrent la complexité de notre problématique.

Céline Masson analyse ici, chez les descendants de cette histoire, héritiers d'un nom qui fut changé, les enjeux identitaires et psychologiques liés au désir de retrouver leur nom d'origine et de s'inscrire à nouveau dans une histoire familiale fracturée.

Tandis que **Nadine Vasseur** nous décrit le vécu d'un enfant juif dont le père vient de changer son nom juif, et donc le nom de son enfant pour un nom anodin, permettant de se fondre dans la foule, d'évoluer incognito dans les milieux les plus divers. Un nom vécu comme une liberté, une protection, mais aussi comme un masque fragile.

À partir de la découverte d'un document officiel, un questionnaire de la sous-préfecture daté du 20 janvier 1942, adressé au maire de la commune, **Carole Ksiazenicer-Matheron** porte un nouveau regard sur la démarche d'intégration de son père, évoquant cette hésitation entre visibilité et invisibilité, entre stratégie assumée d'intégration et maintien d'une différence discrète, mais inaliénable et transmise à ses enfants

Et **Jean-Charles Szurek** nous conte le destin de Romuald Jakub Weksler-Waszkinel, qui passant d'un nom juif à un nom polonais non-juif pendant la guerre, est en même temps passé de l'état de Juif à l'état de prêtre catholique, pour, à la fin, retrouver des années plus tard, son identité affirmée de Juif... en Israël.

Enfin, hors dossier **Simon Wuhl**, nous montre à travers une étude de Michaël Walzer, comment pour celui-ci le judaïsme saisi comme culture est porteur d'un universalisme.

Bonne lecture.